

Petite revue de philosophie

La communication : échec et mat Les concepts fondamentaux d'une définition contemporaine

Alain Saumier

Volume 1, numéro 2, hiver 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105712ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1105712ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saumier, A. (1980). La communication : échec et mat : les concepts fondamentaux d'une définition contemporaine. *Petite revue de philosophie*, 1(2), 115–147. <https://doi.org/10.7202/1105712ar>



La communication

Échec et mat

**les concepts fondamentaux
d'une définition contemporaine**

Alain Saumier

Professeur au département de psychologie

Parmi toutes les activités de l'homme, il en est une qui mobilise une part énorme de son existence, qui se manifeste sous des formes quotidiennes riches et variées et qui, paradoxalement, échappe aux méthodes de connaissances traditionnelles. Cette activité, c'est la communication.

Certaines recherches récentes laissent croire que la communication commence dès la vie intra-utérine; d'autres études, plus controversées, souhaitent prouver qu'elle se poursuit après la mort. Quoiqu'il en soit, l'homme communique tout au long de son existence, depuis son premier souffle jusqu'à son dernier. Des enquêtes menées aux Etats-Unis indiquent que le nord-américain moyen emploie approximativement 70% de ses périodes d'éveil à communiquer soit par la parole, soit par le geste, soit par l'écriture. Si l'on admet que la pensée et le rêve sont des formes internes de communi-

tion, alors l'activité communicationnelle occupe presque 100% de l'existence humaine.

Et pourtant, la communication se prête difficilement aux études scientifiques conventionnelles. L'étude de la communication est probablement l'une des tâches les plus complexes jamais entreprises par l'homme. Rappelons que la physique atomique s'est prêtée plus rapidement à des études systématiques que la communication humaine et qu'elle n'est reconnue comme discipline que depuis la fin du XIXe siècle.

Comment expliquer cette situation? Eh bien! il y a plusieurs raisons. D'abord, mentionnons que dans l'évolution des systèmes biologiques la communication humaine est un des développements les plus complexes et les plus récents. Ensuite, la communication voit souvent sa complexité camouflée par la simplicité apparente de ses manifestations. La conversation informelle que vous avez avec votre voisin de siège dans l'autobus peut vous sembler la représentation de la simplicité même alors qu'en réalité elle se trouve gérée par un système de règles qui ferait pâlir l'officier de protocole le plus chevronné. Enfin, dans le cas de la communication humaine, le moyen d'étude est semblable à l'objet d'étude, ce qui pose un sérieux problème aux méthodes traditionnelles de recherche qui requièrent une distinction formelle entre ce qui est étudié et l'outil qui sert à faire l'étude. Le fait qu'on ne peut étudier la communication que par le langage a pour conséquence méthodologique de superposer à l'univers initial d'étude un second univers potentiel d'étude, c'est-à-dire le langage même du chercheur ou de l'observateur.

Ces différentes contraintes n'ont toutefois pas suffi à empêcher l'étude de la communication et cette discipline a

profité récemment de nombreux développements théoriques et méthodologiques. Parmi les apports théoriques, mentionnons l'élaboration de théories modernes de la signification et de la fonction de la communication, comme la psychanalyse de Freud, la théorie générale sémantique de Korzybski, la théorie symbolique interactionnelle de Mead et la cybernétique de Wiener. Sur le plan méthodologique, il est possible de citer l'adaptation de la méthode expérimentale à l'étude des systèmes sociaux, les contributions de la psycholinguistique et de la sémiologie à la définition de l'objet d'étude et enfin, les progrès observés dans les techniques d'observation et d'analyse grâce à des développements technologiques tels que le magnétoscope et l'ordinateur.

Cet exposé a donc pour but de présenter quelques-uns des principaux éléments conceptuels qui ressortent d'une formulation contemporaine de la communication et d'identifier leurs principales implications pour l'étude de la communication humaine. Ce texte s'inscrit dans une perspective systémique et pour cette raison ne traitera qu'indirectement du problème de la signification en communication.

Une définition contemporaine

Depuis une vingtaine d'années, le terme *communication* est utilisé pour décrire une grande variété de référents qui, à leur tour, correspondent à des réalités souvent fort différentes. C'est ainsi que la *communication* décrit à la fois les messages, la signification véhiculée, le processus de la transmission et parfois les facilités technologiques qui servent de support au message.

Ici, le terme *communication* sera utilisé dans le sens offert par Krippendorf lorsqu'il définit la communication

comme étant “le processus de transmission de structure entre les parties d'un système, qui sont identifiables dans le temps et l'espace”. Cette conception se distingue de la plupart des autres formulations théoriques par le fait qu'elle tient compte d'une part, de la dimension temporelle, c'est-à-dire de l'évolution dans le temps du phénomène de la communication, et d'autre part, de l'aspect systémique, c'est-à-dire de la complexité du phénomène de la communication.

La définition de Krippendorf repose sur trois concepts émergeant de récentes formulations théoriques dans le domaine de la communication. Il s'agit des concepts de structure, de processus et de système. A ces trois notions, nous ajouterons deux autres concepts qui, sans être explicitement présentés dans cette définition, en découlent par extension. Il s'agit des concepts d'interaction et de multidimension.

Ces différents concepts constituent d'une certaine façon les éléments de base d'une conceptualisation de la communication qui sera présentée dans les pages qui suivent.

Le concept de structure

La communication peut être décrite dans un premier temps comme l'échange et la circulation d'informations dans un réseau reliant des émetteurs et des récepteurs. Cependant, la signification de l'information varie suivant les individus. Si je dis à quelqu'un “Il va pleuvoir”, cette information possède une signification tout à fait différente selon que mon interlocuteur est un vacancier à la recherche du soleil ou un cultivateur menacé par la sécheresse. Dans son sens le plus courant, une information est un fait nouveau, un renseignement ou une connaissance résultant d'une observation. L'in-

formation semble donc impossible à mesurer. Pour y parvenir, il a fallu se débarrasser de toute référence à son contenu subjectif et ne considérer que son organisation formelle, c'est-à-dire ce que nous appellerons ici sa structure.

Bien que l'utilisation du terme "structure" dans le domaine de la psychologie remonte à la fin du XIXe siècle, son apparition dans le domaine de la communication date de l'après-guerre et son sens contemporain émerge des travaux de Shannon (1948).

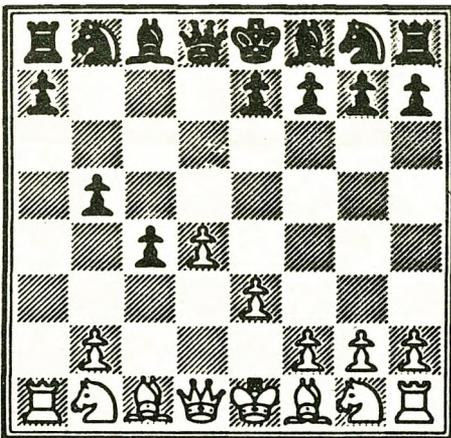
Le concept de structure réfère au degré d'organisation identifiable dans un ensemble donné. Ce degré oscille entre deux extrêmes. A l'un des deux pôles, on retrouve le cas où tous les éléments d'un ensemble donné sont distribués de façon parfaitement aléatoire, c'est-à-dire qu'il est impossible de prédire à partir d'un élément la position d'un autre élément. A l'autre pôle, on retrouve le cas d'une redondance parfaite, c'est-à-dire que tous les éléments sont organisés en fonction de la même règle et qu'à partir de la position de seulement deux éléments, il est possible de prédire la position de tous les autres dans l'ensemble (ex.: une ligne droite). La plupart des cas observés se distribuent entre ces deux extrêmes et présentent un degré moyen de structure ou encore de redondance.

Le concept de structure doit donc être pris dans son sens mathématique, c'est-à-dire une relation à plusieurs valeurs, un pattern complexe, une distribution non-aléatoire dans un espace multidimensionnel. La structure peut être définie comme "le pattern ou l'organisation des éléments d'un ensemble, qui en sont l'aspect informationnel lorsqu'il est étudié par un observateur". Par cette définition, le concept

de structure devient l'équivalent inverse du terme "information" de Shannon et Weaver (1963).

Donc le concept de structure sous-entend deux notions plus spécifiques: élément et relation. Les éléments sont les composantes de base de tout ensemble et les relations sont les rapports qui existent entre ces éléments. Les éléments constituent ici les unités de base de toute communication. Selon le cas, il peut s'agir de sons, de lettres, de mots, d'actes, etc.. Ces différents éléments ont des caractéristiques spécifiques qui les distinguent l'un de l'autre. Ils sont reliés ensemble pour constituer une certaine entité. L'organisation particulière des éléments d'une certaine entité constitue sa forme ou, mathématiquement, sa structure.

Prenons un exemple pour illustrer le concept de structure. Qui n'a pas déjà joué aux échecs? Il s'agit d'un des jeux les mieux connus à travers le monde. Et pourtant, bien peu de gens connaissent toute la richesse stratégique de ce jeu. Certains l'appellent le jeu des jeux à cause de la complexité que peuvent atteindre certaines parties jouées par des maîtres. Le jeu d'échecs est constitué d'éléments qu'on peut identifier comme étant les différentes pièces: pion, tour, cavalier, fou, reine et roi. Ces pièces se différencient l'une l'autre par les déplacements qu'elles peuvent ac-



complir et par leur valeur stratégique. Elles sont en rapport l'une avec l'autre par le biais de certaines relations d'espaces et de stratégie. La disposition des pièces sur le damier à un moment donné est leur organisation dans l'espace et d'une certaine façon leur structure. Cette structure nous informe à tout moment sur l'état du jeu. C'est, en reprenant une définition précédente, "le pattern ou l'organisation des éléments d'un ensemble, qui en sont l'aspect informationnel lorsqu'il est étudié par un observateur".

Ainsi, dans un premier temps, tout phénomène communicationnel est constitué d'éléments (sons, gestes, mots, etc.) et de relations entre ces éléments (règles d'association et d'interdépendance) et caractérisé par une certaine structure (l'information qui se dégage d'une organisation particulière).

Le concept de structure peut se représenter schématiquement (voir fig. 1) par une ligne verticale reflétant le continuum d'organisation (sa qualité informationnelle) d'un ensemble d'éléments allant de la distribution parfaitement aléatoire à la distribution parfaitement redondante.



Fig. 1. Représentation schématique du concept de structure

Le concept de processus

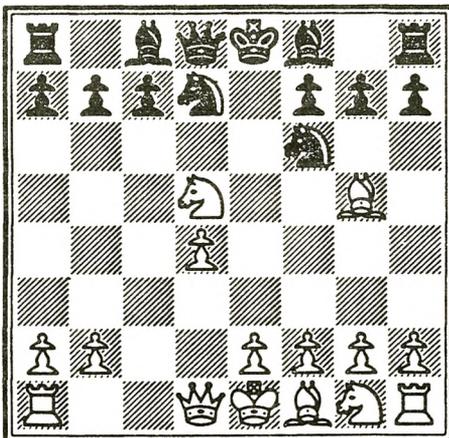
Historiquement, le concept de processus est profondément ancré dans une perspective scientifique moderne de la réalité physique. Jusqu'au XX^e siècle, la science définissait la réalité en termes d'objets et de lois. Ce n'est qu'avec les travaux d'Einstein, de Russel et de Whitehead que la réalité fut envisagée de façon plus relative et plus changeante. La contribution de ces philosophes et de ces savants fut de remplacer une vision statique du monde par une vision relative et processuelle.

L'importance du concept de processus en communication n'est plus à démontrer. Son utilisation est courante et plusieurs auteurs croient qu'il constitue la propriété essentielle de la communication (Arundale, 1971, 1973). La plupart des définitions de la communication établissent un lien explicite ou implicite avec l'idée de processus (Barnlund, 1968). Cette relation est aussi affirmée dans les écrits et les discussions de nombreux théoriciens de la communication (Berlo, 1960; Fisher et Hawes, 1971; Ruesch et Bateson, 1951; Smith, 1972).

Le concept de processus est défini par Miller (1965) comme étant "tout changement dans le temps de matière-énergie ou information". L'aspect qui nous intéresse est le changement dans le temps de l'information. Cette définition implique que la communication doit être conçue comme un processus de transformation de la structure d'un ensemble dans le temps. Bien que le processus de la communication soit un phénomène continu, son étude requiert l'identification d'unités discrètes ou d'événements.

Pour illustrer l'importance du concept de processus en communication, reprenons notre exemple du jeu d'é-

checs. Supposons que nous voulons mieux comprendre le jeu d'échecs. Nous pouvons comptabiliser les différents mouvements des deux joueurs, établir des fréquences et découvrir que la reine a été employée 12 fois par les blancs et 7 fois par les noirs. Avec de tels renseignements sur toutes les pièces, prendriez-vous le risque de prédire le résultat de la partie? Bien sûr que non. Pour bien comprendre les différentes stratégies utilisées par les joueurs, il faudrait pouvoir décrire chronologiquement les différentes séquences



de mouvements de pièces d'action. Ce type d'investigation implique l'analyse répétée dans le temps des différents gestes posés par les deux joueurs. Il serait possible à partir d'une telle analyse d'identifier différents enchaînements dans une partie d'échecs et de faire des prédictions sur l'issue d'une partie.

Il en est de même pour l'étude de la communication humaine. Le simple fait de compter le nombre de questions, de réponses, d'affirmations, de négations nous apprend très peu sur ce qui s'est passé dans une discussion. Cependant, l'analyse processuelle des enchaînements de questions, de réponses, d'assertions aura pour effet de mieux nous éclairer sur l'évolution d'un échange et nous permettra de postuler des issues probables.

Le concept de processus peut se représenter schématiquement par une ligne horizontale qui reflète la séquence dans le temps des actes de communication. En combinant cette représentation avec celle du concept de structure, nous obtenons un schéma bidimensionnel (voir fig. 2) du phénomène de la communication.

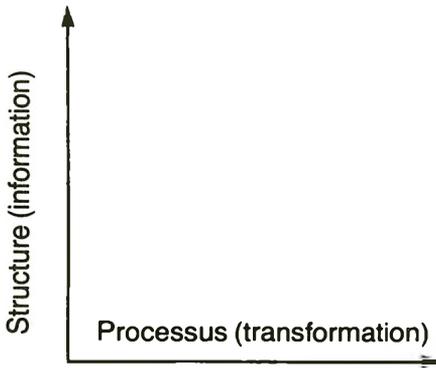


Fig. 2. Représentation schématique des concepts de structure et de processus

Le concept de multidimension

Le troisième concept de notre définition de la communication a aussi une origine lointaine dans l'histoire des idées. Cependant il doit à Sigmund Freud plus qu'à tout autre son sens moderne. La psychanalyse de Freud est probablement la plus vieille et la plus importante étude scientifique de la communication humaine. Dans son analyse des comportements pathologiques, Freud a découvert que certains symptômes ou maladies consistaient en quelque sorte une tentative complexe et généralement inconsciente de communication par l'individu lorsque les canaux normaux se trouvaient

bloqués. Ainsi, pour Freud, tout comportement réfère au-delà de la structure apparente à une organisation moins apparente, à une structure profonde. Cette thèse a été reprise plus récemment dans les séminaires du psychanalyste français Jacques Lacan.

Une formulation plus récente du concept de multidimension émerge des travaux de l'anthropologue Gregory Bateson (1959) et des membres de l'école de Palo Alto sur la pragmatique de la communication. Ce groupe d'auteurs a dégagé d'une façon très nette la qualité multidimensionnelle de la communication humaine.

Pour ces différents auteurs, la communication doit être conçue comme un phénomène se distribuant sur plusieurs dimensions. Un exemple concret de ceci est la présence de deux niveaux de messages dans toute communication humaine: le niveau du contenu et le niveau de la relation. Le premier niveau est celui du sens véhiculé par un message alors que le second traite de l'information contenue dans tout message interpersonnel sur l'état de la relation entre les partenaires. Illustrons brièvement ces deux niveaux de la communication par une interaction entre une mère et son jeune fils de 8 ans:

Mère:	Marc, ta chambre est en désordre. Je veux que le ménage soit fait avant le dîner.
Fils:	D'accord, maman, mais à la condition que toi aussi tu nettoies ta chambre.

Bien que le contenu du message soit compris et accepté par le fils, la définition de la relation parent-enfant proposée par la mère est rejetée par le fils. Il tente de remplacer la forme complémentaire de la relation (Fais ta chambre — D'accord maman) par une forme symétrique (Fais ta chambre — Je la fais si tu la fais).

Les deux premiers concepts présentés jusqu'ici dans le texte sont relativement abstraits. Le troisième correspond à une reformulation pratique des conditions implicites aux deux premiers, tout en ajoutant la notion de dimension. Il s'agit en quelque sorte d'un concept dérivé.

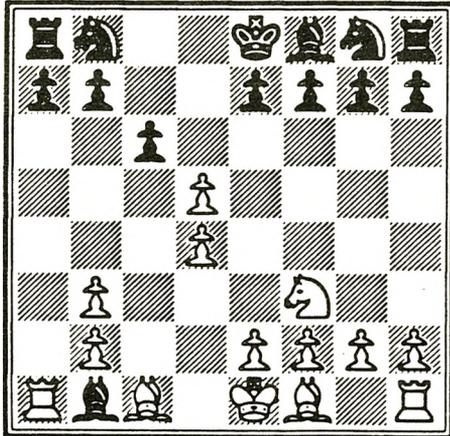
Le concept de multidimension implique la présence de plusieurs niveaux dans la communication, chaque niveau impliquant son propre degré de structure. Ces différents niveaux sont régis par deux types de hiérarchie: la hiérarchie structurale et la hiérarchie processuelle.

La hiérarchie structurale correspond aux différents niveaux de lecture propres à tout message ou à tout comportement. Ainsi, lorsqu'on étudie de façon systématique les rêves, on constate rapidement que chaque rêve possède plusieurs niveaux de signification superposés l'un sur l'autre, chaque nouvelle lecture (lire ici analyse) entraînant une signification plus profonde et plus près de l'individu. La hiérarchie structurale peut aussi correspondre aux questions traditionnelles posées en communication: qui, dit quoi, à qui, avec quel effet, dans quel contexte, etc. Le tableau 1 représente quelques-uns des différents niveaux de la hiérarchie structurale, accompagnés de leurs descripteurs spécifiques.

TABLEAU 1
Hiérarchie structurale

1	Qui	émetteur	(réseau)	
2	Dit quoi	message	(contenu)	
3	A qui	récepteur	(réseau)	Structure
4	Selon quel type	syntaxe	(formel)	de la Communication
5	Dans quel but	contrôle	(stratégique)	
6	De quelle façon	méta-communication	(relationnel)	

Aux échecs on trouve plusieurs exemples de hiérarchie structurale dans les différentes lectures qui peuvent être faites d'un mouvement. Ainsi, la perte d'une pièce peut être interprétée comme une erreur de stratégie ou comme un jeu-sacrifice dans le cadre d'une tactique visant à manger une pièce plus importante de l'adversaire.



La hiérarchie processuelle correspond de son côté aux différents niveaux de segmentation de la communication

dans le temps. Un message ayant une signification dans un contexte instantané peut en avoir un tout autre dans un contexte temporel élargi. La hiérarchie processuelle réfère aussi à différents niveaux d'organisation des éléments dans le temps. C'est ainsi qu'il est possible d'étudier la communication au niveau de l'*acte*, de l'*interacte*, de la *séquence*, du *pattern* et enfin du *processus*. Ces différents niveaux ne sont pas exclusifs puisque d'autres niveaux ont été utilisés par certains auteurs. Le tableau 2 illustre quelques-uns des différents niveaux de la hiérarchie processuelle.

TABLEAU 2
Hiérarchie processuelle

Flot continu de la communication	Acte	Interacte	Séquence	Pattern	Processus
	-	=)	1 A	=)	=)
	-	=)	2 B	=)	=)
	-	=)	3 C	=)	=)
	-	=)	4 D	=)	=)
	-	=)	5 E	=)	=)
	-	=)	6 F	=)	=)
	-	=)	7 G	=)	=)
	-	=)	8 H	=)	=)
			=)	=)	=)
			=)	=)	=)
			=)	=)	=)
			=)	=)	=)
			=)	=)	=)
			=)	=)	=)
			=)	=)	=)
			=)	=)	=)
			=)	=)	=)

Puisque les différents niveaux de la hiérarchie processuelle sont généralement moins bien connus que ceux de la hiérarchie structurale, il serait utile de les définir brièvement.

L'acte est défini comme "le plus petit élément de comportement qu'il est possible de caractériser selon un système de choix". L'exemple le plus commun de l'acte est la phrase grammaticale impliquant au minimum un verbe et un sujet. Certains auteurs définissent l'acte comme ce qui est dit entre le moment où une personne commence à parler et le moment où une nouvelle personne poursuit la discussion.

L'*interacte* est défini comme "une séquence de deux actes telle qu'établie dans une matrice des fréquences de distribution." L'*interacte*-type est l'intervention de Monsieur A suivie de l'intervention de Monsieur B.

La *séquence* peut être définie comme "la plus petite suite de comportements qu'il est possible de caractériser par une fonction interactionnelle". A titre d'exemple, nous pouvons mentionner l'escalade des interventions qui caractérisent le début d'une chicane. Chaque nouvelle intervention a pour but d'écraser celle qui l'a précédée.

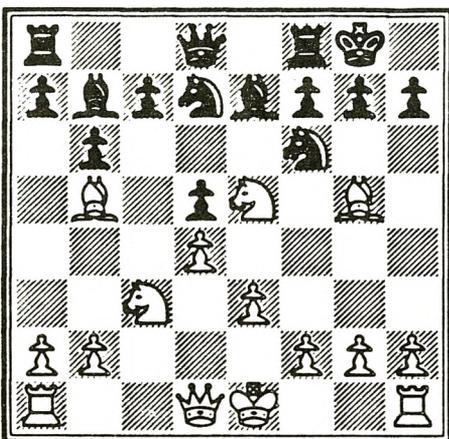
Un *pattern* peut être défini comme "une suite de séquences qui permettent, dans une certaine mesure, de prédire le comportement dans le temps de la suite, lorsque celle-ci n'est pas disponible pour inspection dans sa totalité". Cette définition implique que le pattern est intimement lié à l'idée de redondance. Il y a dans tout pattern un aspect prévisible, un "je savais bien que ça arriverait" qu'on retrouve souvent dans la communication qui s'établit avec le temps dans les groupes naturels comme la famille et le couple. Ainsi, certains couples procèdent toujours à travers les

mêmes rituels d'attrition avant de déboucher sur une confrontation ouverte. En voyant le début de ce rituel, vous êtes en mesure d'en préciser la suite habituelle. Ce rituel constitue un exemple de ce que nous entendons par pattern.

Enfin, un *processus* peut être défini comme "l'ensemble des transformations dans le temps d'un système de variables, délimité au début par une déviation d'un état d'équilibre de ces variables et, à la fin, par le retour à un état d'équilibre ou par une explosion mathématique de la valeur des variables". Dans l'exemple précédent, le processus correspond au conflit dans sa totalité, incluant la déviation d'un état stable, les rituels d'attrition, l'escalade verbale, la confrontation principale et enfin, les différentes issues de cette confrontation comme l'effondrement, la résolution du différent ou encore l'épuisement des protagonistes.

Ici encore, les échecs illustrent abondamment ces différents niveaux de la hiérarchie processuelle. Ainsi, le "coup" correspond de toute évidence à l'*acte*. Le mouvement de "réplique" contient implicitement la notion d'*interacte*, car elle prend son sens uniquement en tant que réponse à un coup précédent. Pour ce qui est de la *séquence*, on retrouve aux échecs plusieurs mouvements équivalents car c'est à ce niveau que se cristallise toute la stratégie du jeu. Ainsi, on retrouve la "suite" et la "combinaison" dont les variantes sont innombrables et qui ont pour caractéristique principale de réaliser un objectif très précis, à savoir manger une pièce, percer la défense de l'adversaire, repousser une attaque, etc. Au-delà d'un certain nombre d'enchaînements, le jeu d'échecs, tout comme la communication humaine d'ailleurs, devient situationnel et perd beaucoup de son aspect prévisible. N'est-ce pas le jeu des milliers de parties? Cependant,

on retrouve un certain nombre de longues procédures développées par les maîtres qui ont pour principale caractéristique d'entraîner, lorsque déclenchées, des enchaînements de mouvements hautement prévisibles et dont les nuances stratégiques sont passablement connues. Elles



sont de plus une certaine signature, caractérisant ainsi le jeu agressif de l'un ou le cheminement méthodique de l'autre. Parmi ces manoeuvres qu'on peut rapprocher de l'idée de *pattern*, on retrouve la célèbre "partie espagnole" et la "défense sicilienne" fréquemment employée par Bobby Fischer. Elles peuvent comme le *pattern* être reproduites fréquemment et en venir à caractériser le style d'un joueur particulier. Enfin, la "partie d'échecs" constitue dans sa totalité un *processus* dans ce sens qu'elle commence par une déviation d'un état stable (la position de départ) pour s'acheminer vers un nouvel état stable (la partie nulle) ou vers une explosion du système (échec et mat). Ainsi, le jeu d'échecs illustre par sa complexité processuelle de nombreuses nuances de la communication humaine et dans ce sens reflète assez bien le concept de multidimension.

Ce concept est probablement l'élément discuté jusqu'ici qui incarne le mieux la complexité opérationnelle de la communication humaine. A lui seul, il intègre ses deux élé-

ments-clés, la structure et le processus, et ce, dans un ensemble de relations hiérarchiques qui s'apparentent à la complexité systémique. Etant donné que le concept de multidimension intègre les deux concepts précédents en ajoutant la notion de niveau ou de dimension, il correspond dans notre schématisation (voir fig. 3) à la surface comprise entre la structure (ordonnée) et le processus (abscisse). Autrement dit, ce concept correspond aux éléments émergeant de la combinaison des deux concepts précédents.

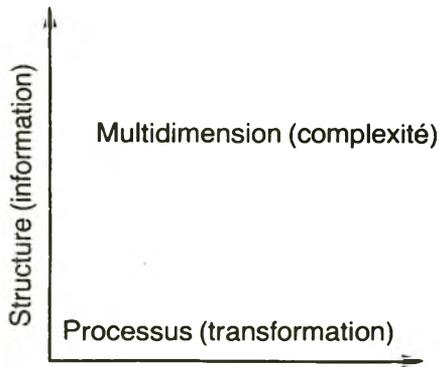


Fig. 3 Représentation schématique des concepts de structure, de processus et de multidimension

Le concept d'interaction

Le concept de multidimension annonce dans ses deux niveaux de hiérarchie le quatrième concept de notre modèle de la communication: le concept d'interaction. Ce concept implique que la communication humaine est un phénomène caractérisé par des interactions entre différents acteurs.

Lorsque je communique avec mon voisin, il est influencé par ma communication et sa réplique en tient inévitablement compte. À mon tour, je serai affecté par sa réplique. Autrement dit, dans toute communication impliquant au moins deux partenaires en situation de face à face, on retrouvera nécessairement une situation d'interaction.

Prenons pour illustrer ce concept une situation qui à prime abord pourrait laisser croire qu'il n'y a pas d'interaction entre les personnages impliqués. M. Mercier, un philosophe réputé, a été invité à donner une conférence dans un Cegep de la Rive-Sud. Une bonne centaine d'étudiants assistent à cet événement. Cependant, le sujet de la conférence est épineux et le contact initial entre le conférencier et les étudiants est froid. M. Mercier plonge dans son sujet comme dans un bain glacé, sans grand plaisir. Or, dans les premières rangées se trouve un étudiant pour qui le visage du conférencier rappelle un personnage amusant dans un film. Les mimiques de l'orateur lui ramènent en mémoire des situations comiques du film et le font sourire. M. Mercier voyant l'étudiant sourire assume que le sujet l'intéresse et se met à le regarder plus fréquemment. D'abord surpris d'être le sujet d'une attention particulière du conférencier, notre étudiant se sent quelque peu obligé de porter une plus grande attention à la conférence, puis se laisse éventuellement prendre par le sujet de l'exposé. M. Mercier, devant cet auditeur attentif, injecte dans son discours des exemples plus concrets et à l'occasion des pointes d'humour. La conférence devenant plus intéressante et plus imagée, les étudiants offrent une attention plus soutenue, ce qui a pour effet de rassurer complètement M. Mercier qui, à partir de ce moment, retrouve toute son habileté d'orateur et livre une de ses meilleures conférences. Cette

dernière se termine par des applaudissements chaleureux de la part d'un public conquis. Dans son évaluation de l'événement, le principal organisateur de la conférence souligne la pertinence du sujet et l'intérêt marqué des étudiants. Or, vous devez admettre que sans ce contact initial entre l'orateur et l'étudiant, cette conférence aurait pu avoir une issue tout autre. Le succès observé s'est progressivement construit tout au long de cette interaction.

Mais qu'entendons-nous au juste par le terme *interaction*? Avant de définir opérationnellement ce concept, il serait souhaitable de discuter brièvement de son principal synonyme: l'interdépendance. L'exemple ci-dessus illustre assez bien que dans toute communication humaine, les comportements de la source (ou de l'émetteur) ne sont pas indépendants des comportements du récepteur et vice versa. Dans toute situation de communication, la source et le récepteur sont interdépendants. Or, que signifie interdépendance? Ce terme réfère au type de relation qui existe entre deux éléments, soit A et B.

A et B sont indépendants si et seulement si A n'affecte pas B et B n'affecte pas A. Par exemple, la couleur des cheveux d'une personne est indépendante de sa latéralité. Les blonds ont autant de chances d'être gauchers que les châains. Le fait d'être gaucher ne sous-entend aucune relation avec la couleur des cheveux.

A et B sont en situation de dépendance si et seulement si A affecte B et B n'affecte pas A et vice versa. Ainsi, l'incidence de la fièvre des foins dépend de la présence et de la quantité de certaines herbes communes comme la jacobée dans les champs et les prairies environnantes. Cependant, ces plantes ne sont aucunement influencées par l'incidence

de la fièvre des foins (sauf si l'homme choisit d'employer des herbicides pour contrer les effets néfastes de ces plantes). La fièvre des foins et ces plantes sont donc en situation de dépendance.

A et B sont en situation d'interdépendance si et seulement si A affecte B et B réciproquement affecte A. Les exemples d'interdépendance sont nombreux. Ainsi, l'harfang des neiges (grand hibou blanc de l'arctique) et le lemming sont en état d'interdépendance. Au fur et à mesure que la population des lemmings augmente, la population de son principal prédateur, le hibou blanc, augmente. Comme le nombre de prédateurs augmente, le nombre de victimes augmente et la population de lemmings diminue. Avec la diminution des lemmings, la quantité de nourriture disponible baisse et les nichées et le nombre éventuel de prédateurs diminuent à leur tour, ce qui permet aux lemmings d'augmenter leur population. Cette fascinante interdépendance entre la population des lemmings et celle des harfangs des neiges s'échelonne sur un cycle de sept années. Dans le cas de la communication humaine, les effets de l'interdépendance sont généralement beaucoup plus rapides.

Une condition essentielle à la communication humaine est donc l'existence d'une relation d'interdépendance entre l'émetteur et le récepteur. L'un affecte l'autre et vice versa. Il existe cependant plusieurs niveaux d'interdépendance et chaque niveau ultérieur intègre le niveau précédent.

Un premier niveau est appelé interdépendance physique ou situationnelle. Ainsi, un père et son fils sont en état d'interdépendance situationnelle ou encore interdépendance de rôle. Le père ne peut être père sans le fils et vice versa.

Un second niveau est appelé interdépendance d'action. À titre d'exemple, mentionnons la relation qui existe entre un thermostat et la chaleur produite par une fournaise. Si la température de la pièce baisse, le thermostat constate dans un premier temps une différence entre la température minimale programmée et la température de la pièce et actionne dans un second temps la fournaise qui progressivement réchauffe la température de la pièce. Lorsque le thermostat constate une différence entre la température de la pièce et la température maximale programmée, il interrompt le circuit de la fournaise et termine la production de chaleur. Le thermostat et la température de la pièce sont donc en situation d'interdépendance d'action ou encore en situation de rétroaction.

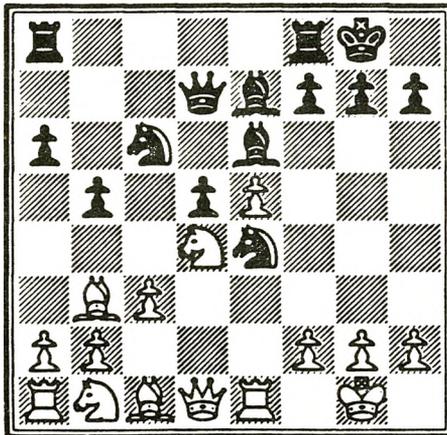
Enfin, un dernier niveau est appelé interdépendance d'expectative. Ce niveau d'interdépendance implique que chaque partenaire possède des attentes face aux comportements ou aux communications de l'autre. Ainsi, des négociateurs patronaux et syndicaux se construisent des représentations des comportements anticipés de la partie adverse. Les premiers peuvent s'attendre à ce que les seconds gonflent leurs demandes alors que ces derniers croient fréquemment et parfois avec raison que les négociateurs patronaux cherchent à leur enlever des droits acquis. Chaque partenaire se fait une représentation de ce que l'autre cherchera à obtenir et se comporte en fonction de ces présomptions et non en fonction du comportement observable de son partenaire de négociation.

Dans la communication humaine, le concept d'interaction réfère uniquement au dernier niveau d'interdépendance puisque dans toute situation interpersonnelle, l'individu agit

toujours à partir d'un modèle interne du comportement de l'autre. L'interaction correspond donc à une interdépendance de situation, d'action et d'attentes à travers un processus de transformation dans le temps. L'interaction peut donc être définie comme "le processus de transformation réciproque par contact des rôles, des comportements et des attentes de deux ou plusieurs acteurs d'un système".

Encore une fois, le jeu d'échecs illustre très bien le concept d'interaction et même les différents niveaux d'interdépendance déjà identifiés. Ainsi, les noirs sont en situation d'interdépendance avec les blancs sur le damier. A cause de la nature même du jeu, la présence des noirs implique nécessairement la présence des blancs. Ils sont donc en état d'interdépendance situationnelle.

Ils sont aussi en situation d'interdépendance d'action. Le déplacement d'une pièce d'une couleur sur le damier entraîne nécessairement des conséquences pour une ou plusieurs pièces de l'autre couleur. Si je déplace mon cavalier pour qu'il soit en position de manger un pion, ce mouvement



contraint le répertoire d'actions de cette pièce. Si mon adversaire déplace son pion pour éviter de le perdre, il contraint à son tour le répertoire d'action de mon cavalier.

Enfin, le jeu d'échecs opère aussi au niveau du troisième type d'interdépendance, c'est-à-dire celui des attentes. Tout au long de la partie, je me fais une idée ou un modèle de la stratégie de l'adversaire. Je lui prête des intentions et je déplace mes pièces en fonction de ma représentation anticipée de son jeu. Cette anticipation est réciproque et il y a donc interaction avec mon adversaire.

Au niveau de notre effort de schématisation, le concept d'interaction requiert la présence d'au moins deux composantes (ou acteurs) caractérisées par des variables structurales et processuelles ainsi que par une certaine hiérarchie multidimensionnelle. Il correspond à la transmission de structure, au processus d'inter-influence qui a lieu entre ces deux composantes. Il se représente enfin à travers la troisième dimension de notre schéma (voir fig. 4).

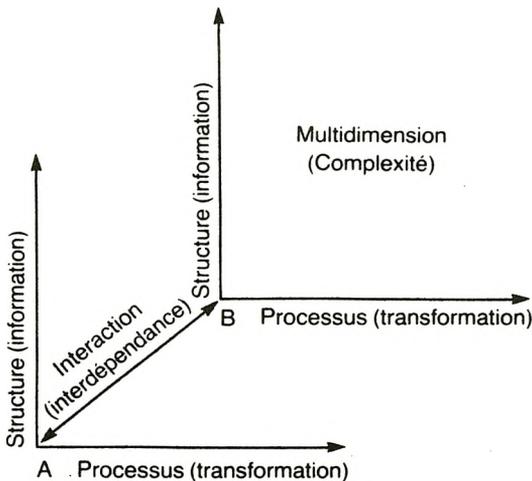


Fig. 4 Représentation schématique des concepts de structure, de processus, de multidimension et d'interaction

Le concept de système

Tout au long de ce texte, nous avons discuté de nombreuses caractéristiques et fonctions de la communication: ses éléments, sa structure, son réseau de relations, son processus, etc. Nous avons de plus comparé la communication au jeu d'échecs en soulignant les similitudes qui existent entre ces deux phénomènes au niveau de leur conception formelle. Toutefois, notre effort a surtout porté sur la description des grandes composantes de la communication et du jeu d'échecs. Il nous reste maintenant à élargir notre perspective pour saisir les deux phénomènes, communication et échecs, dans leur totalité, pour identifier l'organisation ou l'ensemble qui permet de réunir les éléments et leurs relations, les réseaux et leurs transformations dans un tout fonctionnel. Cette organisation, nous l'appellerons *système*.

Utilisé depuis plusieurs siècles en philosophie et dans les sciences naturelles, le concept de système trouve son sens contemporain avec les premiers écrits de Norbert Wiener sur la cybernétique vers 1943. Plus récemment, les travaux de Boulding (1956), de Forrester (1958) et de Miller (1965) ont fourni les bases théoriques qui ont permis l'implantation du concept de système dans le domaine de la communication.

Il existe plusieurs raisons qui justifient l'étude de la communication en tant que système mais la principale, et c'est celle que nous voulons retenir, c'est que concevoir la communication en tant que système lui conserve toute sa complexité, mettant l'accent sur l'interdépendance des variables plutôt que sur leurs variations individuelles.

Nous pouvons définir un système comme “un ensemble d'éléments en interaction, organisés en fonction d'un but”. Selon A. Rapoport (1970), un système comprend: 1) plusieurs éléments constitutifs qui ont certaines propriétés en commun; 2) une structure, c'est-à-dire des relations identifiables entre les éléments qui ne sont pas réductibles à une simple agrégation accidentelle d'éléments; 3) un comportement ou fonction, c'est-à-dire qu'il s'efforce de maintenir un état stable à court terme, pendant lequel une structure essentielle, l'identité du système, reste invariante (a) en dépit de changements dans les éléments, cellules ou propriétés et (b) en dépit de changements dans l'environnement avec lequel il interagit; 4) une histoire, c'est-à-dire qu'il subit des changements à long terme dans ses structures, c'est-à-dire qu'il grandit, se développe, évolue, dégénère, se désintègre et meurt.

Pour illustrer en quoi la communication humaine est un système, reprenons l'exemple d'une négociation syndicale. D'abord, la négociation est composée de plusieurs éléments constitutifs, c'est-à-dire les différents partenaires de la négociation: le syndicat et le patronat. Ces éléments ont certaines propriétés en commun: ils représentent des intérêts; les uns représentent un groupe d'employés, les autres représentent les intérêts du propriétaire de l'entreprise.

La négociation est caractérisée par des relations identifiables qui ne sont pas accidentelles. Les deux partenaires sont dans une relation de tension, de conflit et de compétition. Ils cherchent à travers cette relation à maximiser leurs gains respectifs à l'intérieur (généralement) des contraintes finales du système. La négociation a un but avoué, une fonction et c'est de refaire la distribution des biens économiques et

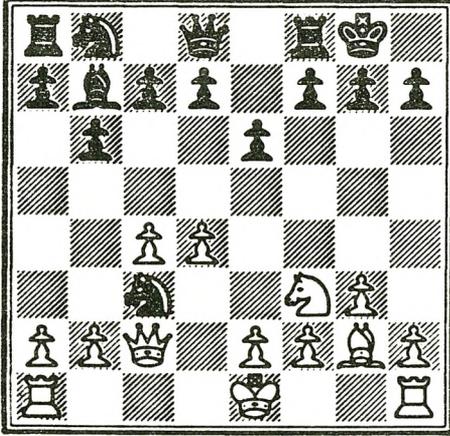
sociaux entre les partenaires du système et d'arriver à une répartition acceptable pour ceux-ci. Elle s'amorce par une déviation d'un état d'équilibre (le contrat précédent) et s'achemine vers un nouvel état d'équilibre (le nouveau contrat) ou vers une explosion du système (interruption de la négociation, mise à pied des employés, fermeture de l'entreprise). L'état d'équilibre initial peut être rompu par des facteurs internes (conditions de travail insatisfaisantes, actes discriminatoires des officiers de l'entreprise, etc.) ou par des facteurs externes (augmentation du coût de la vie, nouvelles conditions de marché).

De plus, la négociation possède une histoire, suit un processus en ce sens qu'elle a une origine, une évolution parsemée de conflits, de rapports de force, d'ententes partielles, de ruptures temporaires et s'achemine vers une fin, c'est-à-dire la signature d'une nouvelle entente.

Enfin, elle possède une identité dans le fait qu'elle a une reconnaissance légale et formelle, des frontières dans le fait qu'elle peut couvrir certains groupes d'employés, certains secteurs de l'entreprise ou certaines conditions de travail et un environnement en ce sens qu'elle évolue dans un climat de travail particulier et dans un contexte socio-économique donné. Ce que le concept de système ajoute aux concepts précédents, c'est une identité, des frontières, une finalité et un mécanisme de mobilisation et de gestion.

Le jeu d'échecs peut lui aussi être défini comme un système. Il comprend des éléments (pièces) et une structure (organisation de pièces à un moment donné), un but et une fonction (faire échec et mat tout en respectant les règles du jeu) et enfin une histoire (la séquence des mouvements du début de la partie jusqu'à la fin).

Bien que les systèmes peuvent être définis comme fermés ou ouverts, la majorité des théoriciens de la communication voient celle-ci comme étant un système ouvert. Parce que les systèmes vivants et plus spécifiquement les systèmes sociaux connaissent des débats incessants et vitaux avec leur milieu, ils sont considérés comme étant des systèmes ouverts.



De son côté, le jeu d'échecs peut être considéré comme un système fermé. Certes, il possède des frontières et un environnement mais les échanges entre le système et son environnement sont quasi inexistantes. Le jeu d'échecs est rarement influencé par des perturbations extérieures et évolue d'une certaine façon en vase clos. Il a d'ailleurs subi bien peu de modifications depuis sa création. Par exemple, deux ordinateurs disposant chacun d'un programme différent peuvent très bien jouer aux échecs ensemble.

Ce n'est que lorsqu'on introduit le facteur humain dans le jeu que l'on retrouve une perméabilité système-environnement suffisante pour parler de système ouvert. Les joueurs introduisent de nouveaux mouvements, de nouvelles stratégies dans la partie et en augmentent la complexité et la richesse. À son tour, la partie d'échec a un impact sur son environnement dans ce sens qu'elle détermine des vain-

queurs, couronne des champions, crée une littérature échiquière, etc.

Ainsi, le jeu d'échecs est un système fermé. La communication humaine est un système ouvert. La partie d'échecs en tant qu'interaction à l'intérieur d'un ensemble de règles et de conventions est un système mi-fermé, mi-ouvert. On peut enfin se demander où s'arrête le jeu et où commence la communication.

Au niveau de notre schématisation de la communication (voir fig. 5), le concept de système peut être représenté comme l'ensemble dans lequel s'insèrent les quatre autres concepts. D'une certaine façon, il correspond à l'organisation dont les différentes propriétés sont la structure, le processus, la multidimension et l'interaction.

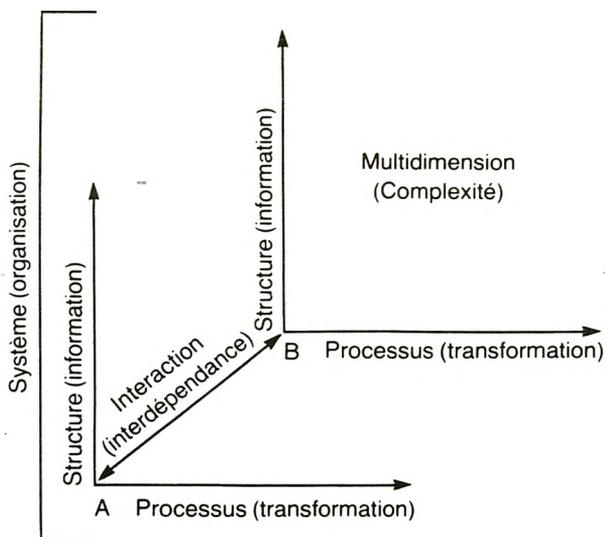


Fig. 5 Schéma des principaux concepts de la communication

Conclusion

La conception de la communication que nous venons d'exposer dans les pages précédentes constitue à notre avis un progrès définitif sur les modèles traditionnels de la communication qui ont toujours entretenu une vision statique et morcelée de ce phénomène. Elle souligne l'importance qu'il faut apporter à la variable temporelle et à la complexité des niveaux d'information dans toute étude de l'interaction humaine. Elle dégage la qualité dynamique, changeante et irréversible de la communication et en fait pour les systèmes sociaux ce que l'énergie est pour les systèmes physiques. Dans une société où l'information est en train de remplacer l'énergie comme principale monnaie sociale, on ne peut se permettre de négliger une telle perspective.



Références bibliographiques

R.B. Arundale, *The Concept of Process in Human Communication Research*, Thèse de doctorat non publiée, Michigan State University, 1971.

R.B. Arundale, *Dissecting the "Idea of Process": some Implications for Theory and Research on Communication*. Communication personnelle, 1973.

D.C. Barnlund (éd.), *Interpersonal Communication: Survey and Studies*, Boston, Houghton Mifflin, 1968.

G. Bateson, "Cultural Problems Posed by a Study of Schizophrenic Processes", *Schizophrenia: an Integrated Approach*, A. Auerbach (éd.), New York, Ronald Press, 1959, p. 125-146.

D.K. Berlo, *The Process of Communication*, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1960.

K.E. Boulding, "Toward a General Theory of Growth", *General Systems Yearbook*, 1, 1956.

B.A. Fisher et L.C. Hawes, "An Interact Model: Generating a Grounded Theory of Small Groups", *Quarterly Journal of Speech*, 57, 1971, p. 444-453.

J.W. Forrester, "Industrial Dynamics: a Major Breakthrough for Decisions Makers", *Harvard Business Review*, juillet-août, 1958.

K. Krippendorf, "Values, Modes and Domains of Inquiry into Communication", *Journal of Communication*, 19, 1969, p. 105-133.

J.G. Miller, "Living Systems: Basic Concepts", *Behavioral Scientist*, 10, 1965, p. 193-237.

- A. Rapoport, "Modern Systems Theory - an Outlook for Coping with Change", *General Systems*, 15, 1970, p. 15-25.
- J. Ruesch et G. Bateson, *Communication: the Social Matrix of Psychiatry*, New York, Norton, 1951.
- C.E. Shannon, "A Mathematical Theory of Communication", *Bell System Technical Journal*, 27, 1948, p. 379-423, 623-656.
- C.G. Shannon et W. Weaver, *The Mathematical Theory of Communication*, Urbana, University of Illinois Press, 1963.
- D.H. Smith, "Communication Research and the Idea of Process", *Speech Monographs*, 39, 1972, p. 174-182.
- P. Watzlawick, J. Helmick-Beavin et D.D. Jackson, *Pragmatics of Human Communication*, New York, Norton, 1967.
- N. Wiener, *Cybernetics, or Control and Communication in the Animal and the Machine*, Cambridge, Massachusetts Institute of Technology, 2e éd., 1961.

